

moisson. La nature, en Bohême, était demeurée féconde : ni la face de la terre, ni la figure du ciel n'avaient changé. La grain de blé, ce furent les quelques mots de la langue des aïeux, épaves flottantes de l'âme nationale, qui s'étaient conservés dans l'obscurité des chaumières, dans les chansons berceuses des enfants, dans les galeries obscures des châteaux désertés, comme collés aux murs, ainsi qu'un salpêtre aux fers et aux vieilles armes, ainsi qu'une rouille (1).

Dès le dix-huitième siècle, Dobrovsky (2) et Jungmann (3), puisant aux sources paysannes restées pures, avaient retrouvé la langue. Puis Charfjick (4) avait étudié les « antiquités » slaves, et Kollar (5) avait chanté avec un lyrisme débordant la « mutualité » slave. Palatsky (6) avait écrit l'his-

(1) M. Albert SOBEL, *Le Temps*, 4 juillet 1903. — Parmi les auteurs français qui ont fait connaître en France le peuple tchèque et son histoire, il faut citer en première ligne M. Louis LÉGER, apôtre inlassable et aujourd'hui triomphant de l'amitié franco-slave : il est allé en Bohême, pour la première fois en 1864. Dès 1866, il publiait une brochure intitulée : *Bohême, Hongrie, Habsbourg*. Il avait écrit en tête : *Ave, Cæsar, resurrecturi te salutant*. — Voir aussi les cinq gros volumes où M. Ernest DENIS raconte l'histoire du peuple tchèque depuis Jean Huss jusqu'à nos jours (Leroux, éditeur), et l'article de M. Pierre Daresté — *la Question tchèque* — paru dans la *Revue des Deux Mondes*, du 1<sup>er</sup> août 1895.

(2) 1753-1829.

(3) 1776-1847.

(4) 1795-1861.

(5) 1793-1852.

(6) 1798-1876. En cinq volumes, il étudie l'histoire tchèque depuis les origines jusqu'en 1526.